

*Jérôme Beaujour*

# Tout dire

*Roman*



**P.O.L.**



# Tout dire

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

*Les Gens*, roman, 1991.

Jérôme Beaujour

# Tout dire

*Roman*

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1995  
ISBN : 2-86744-425-X

## Chapitre I

Moi, pendant ce temps, j'ai six ans et je vomis. Je vomis parce que j'ai été contrarié par le passage devant la maison des marcheurs du « Strasbourg-Paris ». J'en ai vu un avec un dossard déchiré au milieu d'un groupe de gens qui l'entouraient et l'encourageaient, qui le soutenaient aussi. Sa façon de marcher ne ressemble en rien à ce qu'on peut voir d'habitude de quelqu'un qui marche ; là, c'est tout le corps qui marche. Les bras, les épaules, le bassin sont secoués par des convulsions tandis que les pieds ne quittent plus le sol. C'est cette manière d'avancer comme sur des patins presque sans les jambes qui est la plus effrayante, ajouté quand même au fait que cette sorte de pantin disloqué portant casquette avec visière retournée en arrière se dirige dans le petit matin vers ce qu'on n'imagine

pas bien pouvoir être autre chose qu'un abattoir. Il y a, d'ailleurs, un abattoir pas loin de la maison, mais nous on n'a pas le droit d'y aller.

J'ai déjà découvert, il n'y a pas longtemps, une utilisation des corps que je ne connaissais pas : deux types qui, à la station de métro République, se défonçaient la tête. Je ne savais pas que des coups aussi violents pussent être répétés autant de fois. Ils rebondissaient sur un wagon du métro sans jamais se mettre K.-O. Ces nouvelles postures du corps provoquent chaque fois sur le mien le même effet, je vomis. Et comme eux, je répète une quantité innombrable de fois le même geste, ce qui fait qu'à la fin je n'ai plus rien à vomir et donc que, comme eux, je suis obligé de m'agiter de mille contorsions pour aller chercher un peu de bile. La crise de foie est un petit rituel que j'ai mis au point avec les choses dont je ne sais pas très bien quoi faire et qu'il me faut donc expulser.

Par exemple j'ai mis un certain temps à me décider sur l'issue à donner à l'arrivée inopinée, un de ces dimanches du bois de Vincennes, d'un petit garçon qu'il aurait fallu ne pas voir parce qu'il lui manquait une oreille. Nous nous amusions bien avec tonton Jean et les autres à taper dans un ballon lorsqu'il est venu se planter devant nous. Après, pour nous expliquer, on nous a dit qu'il avait eu le visage brûlé.



Le soir, on a dîné dans la cuisine comme d'habitude et comme d'habitude il n'a pas fallu faire de bruit à cause de la voisine d'en dessous qui, dès qu'on marche au-dessus de sa tête, claque les portes de toutes ses forces. L'autre jour, elle a poussé ma mère dans l'escalier et personne n'a rien dit. Ma mère non plus n'a pas fait de commentaires, elle nous a simplement demandé de retirer nos chaussures plus tôt. Et l'incident est passé à la trappe. Après le dîner on est allés se coucher et j'ai repensé au petit garçon au visage brûlé et, comme ça m'empêchait de m'endormir, je me suis rappelé qu'en plus on devait mourir. Je ne sais plus qui m'a appris ça, en tout cas, merci pour la nouvelle.

Heureusement on ne se souvient pas de tout, il y a des îlots entourés d'une mer d'oubli et parmi des îlots, il y a cette promenade où nous sommes allés en forêt cueillir des violettes. J'étais très content et je me suis perdu ou peut-être on m'a abandonné. J'ai jeté le bouquet de violettes dans le canal. Mais cet îlot-là je me le suis tellement déjà raconté que j'en ai marre même si je crois que c'est à partir de là que j'ai commencé à me méfier d'être content parce qu'on en profite alors pour vous abandonner et après on n'a plus qu'à jeter les violettes dans le canal.

J'ai bien quelques autres souvenirs du même genre, mais jamais un nouveau qui remonte de la

mer qui l'entoure ou, si ça surgit, c'est quelque chose qui a tellement peu à voir avec ce passé repéré que, de cela, on ne peut rien en dire puisqu'on découvre que tout est là, intact à attendre, comme si les souvenirs ne faisaient qu'empêcher l'enfance de se répandre. Ça sert donc à ça, les souvenirs, à tout oublier. Si l'on ne faisait sans cesse appel à eux, on retournerait bien vite en enfance, on ne ferait plus l'effort de dépasser la piscine abandonnée au bout du chemin des peupliers, au-delà de laquelle il n'y a rien. Dans l'enfance, il y a du rien partout, du vide.

A cette époque, avec ma mère, on prend souvent le 39 pour aller porte de Versailles chez une tante. On passe devant le Bon Marché, les couvents, les hôpitaux, les Enfants-Malades, dont le nom mélangé au bâtiment me donne toujours un sentiment de panique. C'est un souvenir que je garde précieusement car je n'ai aucune envie de revivre ces moments-là.

C'est évidemment Noël comme dans l'enfance, on court dans la salle à manger dont les portes ont été fermées, j'ai un petit vélo rouge que mon frère n'aime pas. Il le trouve très moche, la couleur, tout, surtout il n'aime pas celui à qui on l'a offert.

Aux Tuileries, on ramasse des marrons et les feuilles mortes sentent les feuilles mortes sans qu'on s'applique à les sentir.

Quand Noël arrive l'année suivante, ça fait des années parce que je n'ai pas encore compris que ça revenait.

Après, je comprends que les dates reviennent, que les lieux sont reliés entre eux, qu'on peut très bien aller de la porte de Versailles aux Tuileries sans repasser par la maison. Je suis un peu moins hystérique comme le sont les étoiles avec leur périphérie où aucun des points n'est relié à un autre si ce n'est par le centre. Je guéris. Je fais des circuits. Je prends le métro et pour aller à l'école, au lieu de ne changer qu'une fois, je change partout : à Havre-Caumartin, à Strasbourg-Saint-Denis, j'évite République.

A la maison, comme j'ai eu la bêtise d'en parler, on s'est rendu compte que je connaissais le métro par cœur, alors on me demande pour me faire plaisir comment on fait pour aller à tel endroit. J'aurais dû me taire. Je déteste qu'on sache quelque chose de moi, j'ai honte. J'ai l'impression qu'on me déshabille et après, dans mes rêves, je me retrouve tout nu dans le métro ou, plutôt, j'ai oublié de mettre le bas. Je ne retrouve plus la maison. La prochaine fois je me tairai, ça fait honte les louanges. Dans l'enfance d'ailleurs, tout me fait honte : l'endroit où j'habite, ma famille, la façon dont je suis habillé. Je voudrais tout cacher. Heureusement, la plupart du temps je peux rejoindre la clandestinité, cet endroit où on vous oublie,

où les autres cessent de faire pleuvoir sur vous des déterminations. Après, c'est plus rare, on ne vous lâche plus jamais avec ces trucs-là. On vous questionne l'air de rien, il faut se présenter, passer aux aveux. C'est pour ça que j'écris, pour qu'on me lâche, pour plus avoir honte.

Ma sœur, elle, n'a pas honte, si j'en juge par les quelques pages qu'elle m'a fait lire récemment. Au contraire, elle est fière de cette famille, très fière, comme on est fier des choses dont on devrait avoir honte. En tout cas, sa lecture de ce qui s'est passé n'est pas la mienne. C'est aussi que, au lieu de faire appel à des souvenirs personnels, elle fait appel à des sources avérées. Par exemple, elle évoque les ateliers de blanchisserie à Levallois au début du siècle où des femmes, nos ancêtres, portent du linge mouillé. Elle se voit comme elles, rude à la tâche, opiniâtre. Elle parle de l'air imprégné d'humidité et de la soumission de ces femmes à l'ordre existant. Elle imprègne l'air de maintenant de la même humidité et elle voit dans sa soumission d'aujourd'hui la même dignité qu'hier. Une dignité qu'on perdrait dans la révolte. Elle touche en quelques lignes le mystère du silence de ces vies vécues sur la pointe des pieds, de ces vies sans concept mais bourrées d'affects, douchées par le pathos. C'est beau comme une idée qui n'explique rien, comme quelqu'un à sa fenêtre un soir d'été à Paris quand il

décide d'allumer la radio pour ne pas se laisser aller à de sombres pensées. Mais elle ne parle pas de ces étés où notre mère est restée seule à Paris. Elle nous écrit qu'elle est allée visiter Chartres, que c'est très beau, qu'il y a des vitraux magnifiques. Elle espère que nous nous amusons bien en vacances. A Paris il a fait si chaud ces derniers jours que le goudron fondait. C'est ma sœur qui a récemment retrouvé cette carte postale et qui l'a lue. Ma mère ne se souvenait plus de ce voyage à Chartres. Elle se souvenait qu'un été, mais lequel ? dans un train, un bonhomme l'avait emmerdée, un sale bonhomme. Je ne sais pas pourquoi ce sale bonhomme m'est si sympathique, sûrement parce qu'il retire aux souvenirs cette sorte de solennité qui me donne envie de pleurer.

Et sur le chapitre de la soumission, je crois que ma sœur exagère beaucoup. Oui, la soumission nous a presque interdit toute fantaisie. Non, cette soumission n'a rien d'ordre religieux, elle est le prix que cette famille a dû payer pour se hisser sur l'échelle sociale. Le silence des blanchisseuses de Levallois assourdit presque totalement le bruit de ferraille des vieux camions de mon grand-père qui sillonnaient la nuit des Halles. Mais je crois que ma sœur ne veut pas parler de cette nuit. C'est pourtant dans cette nuit que tout se fait. La famille y obtient son brevet de bourgeoisie. Dans les restaurants, les

hommes de la famille apprennent à régler les additions discrètement, à cacher ce qu'ils gagnent, peut-être à avoir l'air pressé. L'argent arrive. Ils rentrent chez eux le matin, fatigués, fourbus. Ils se glissent dans les lits de leurs femmes endormies. Ils remuent un peu, s'endorment eux-mêmes.

J'en veux un peu à ma sœur de s'en être tenue au jour, à la fierté, de ne pas avoir retenu la nuit, de croire que la honte n'est attachée qu'à notre seule famille. D'être si malheureuse de sa honte, d'y croire.

Comment ignore-t-elle que la famille est le lieu de la honte et qu'après tout on n'aime peut-être que ce dont on a un peu honte.

## Chapitre II

J'ai parfois l'impression qu'on m'a oublié chez ma mère ou que je m'y suis oublié tout seul. Je sais bien que certains pensent que c'est grave, d'ailleurs ça l'est peut-être. Mais j'ai beaucoup de choses à répondre à ça qui ne sont pas forcément très convaincantes si j'en juge par la facilité qu'ont les autres de rebondir dessus, ce dont en général ils ne se privent pas. En tout cas souvent j'y réfléchis et malheureusement il est rare que cela ait des effets, car, tout naturellement, mes pas me dirigent vers chez elle.

C'est un endroit où je vais sans me poser de questions, sans me dire : je risque de gêner, ou, j'y étais déjà hier... ça va peut-être faire beaucoup... il serait peut-être temps d'espacer un peu pour tout le monde, pour notre santé mentale à elle et à moi. J'y

vais sans réfléchir, alors que tous les autres endroits sont des endroits où je vais en réfléchissant beaucoup. On me dira, et à très juste titre, qu'un autre endroit, chez moi, pourrait très bien remplir ce rôle, qu'il le remplit pour quantité de gens, que chez eux, c'est cet endroit où ils vont sans réfléchir. Mais moi, je n'y suis pas arrivé. Je n'ai pas de chez moi, j'ai des chez les autres et, en l'occurrence, en ce moment j'ai un chez Clémence qui est aussi un chez moi, mais dont le statut n'est pas tout à fait un chez moi dans la mesure où je me dois d'y faire des efforts pour m'y maintenir, efforts en tout genre qui consistent surtout à ne pas déplaire. Et chez soi, c'est normalement un endroit où ne devrait pas se poser le problème de ne pas déplaire et donc de plaire qui est sûrement la solution la meilleure pour ne pas déplaire. Car on imagine bien que quelqu'un qui s'ingénierait à ne pas déplaire sans jamais plaire déplairait beaucoup à la fin. Mais c'est difficile de trouver de nouveaux stratagèmes pour plaire, c'est tellement compliqué qu'on se dit qu'il va falloir fatalement passer par le moment où on va déplaire, qu'on ne peut pas plaire indéfiniment sans déplaire un petit peu, que plaire tout le temps n'est pas humain.

C'est à toute cette gymnastique que je ne me heurte jamais en allant chez ma mère, qui, je crois, et j'en suis même sûr, n'a jamais envisagé en me



voyant débarquer qu'il pouvait y avoir quelque chose de cet ordre. Non pas qu'il n'y ait pas des choses qui lui plaisent et d'autres moins, mais elles sont tout à fait indépendantes de ma venue. Non pas non plus que je ne sache pas lui faire plaisir ou lui faire de la peine – et que ça m'embête souvent que les choses qui lui fassent de la peine ne lui fassent pas plaisir et inversement –, mais ce qui est sûr, c'est que pour arriver à ces résultats, je ne me mets pas en frais. J'ai si peu à me mettre en frais que quand je vais chez elle – ce que je fais quasi quotidiennement – je ne donne jamais aucun des signes de celui qui vient en visite car ma mère, et cela me semble tout naturel, serait très attristée que je vienne chez elle en visite. Si je ne venais pas quasi quotidiennement, je viendrais en visite, et donc là, pour le coup, ça ne lui plairait vraiment pas. Je sais bien que les choses ne sont pas définitives, que ça change, qu'il faut parfois savoir bousculer les habitudes, et ça se remet en place d'une façon différente dont tout le monde se félicite par la suite. Je ne prendrai que l'exemple de ma sœur dont la visite une fois par semaine depuis un certain temps convient très bien à ma mère, qui attend le retour du vendredi. Cette visite scande très bien la semaine, les mois, les années. Ma mère attend avec impatience la venue de ma sœur le vendredi. J'ai donc la preuve vivante que le problème que je me suis posé

de la scansion du temps de ma mère, qui me semble fondamental, trouve avec ma sœur une solution sans doute à bien des égards meilleure. Mais si je ne suis pas ma sœur, je suis un peu ma mère. Et le temps me semblerait bien long d'un vendredi à l'autre si je ne venais pas lui rendre visite et donc presque, puisque je suis un peu elle, me rendre visite. Je pense que le dispositif de ma sœur est très bon sur la base de ma présence quasi quotidienne en « pas visite ». Mais donc aussi, toute chose a son revers, je suis assez névrosé du fait de cette présence quasi quotidienne chez ma mère. Et ma névrose consiste principalement en ceci, que je ne vois pas très bien ce que je ferais dans la vie si je n'allais pas chez elle quasi quotidiennement, bien que, récemment, pour y remédier, j'ai suivi un stage de formation afin d'obtenir un emploi, sans résultat pour l'instant.

J'arrive donc chez elle, et comme je ne suis pas en visite, je ne m'installe pas avec elle pour lui parler. Parfois, on se dit quelques mots, mais comme on s'est vus la veille, on n'a pas forcément des quantités de choses à se dire. Pour commencer, souvent, je vais me faire un petit café ou plutôt un petit Nescafé dans la cuisine. Je m'en fais souvent deux de suite, parfois même trois. Ma mère, elle, n'en prend jamais. De temps en temps, cependant, je lui en propose un alors que je sais qu'elle n'en

prend pas. Pas du tout pour provoquer, comme ça, sans explication, et ma mère me remercie. Elle n'est pas du tout du genre à dire : Tu sais bien que je n'en prends jamais. Par contre, j'ironise souvent sur le fait qu'il y a une quantité énorme de pots de Nescafé d'avance, cela surtout quand je la vois revenir des courses avec un nouveau pot. J'en ai récemment découvert cachés dans un meuble de sa chambre. Et chaque fois, elle dit qu'il n'y a que quelques pots d'avance, que ce sera bu avant qu'on s'en aperçoive. Je ne sais pas exactement à quoi ça correspond chez elle. J'en ai même parlé à mon frère qui, lui, a analysé ça de façon presque exhaustive, et pas mal, même si ça ne m'a pas particulièrement éclairé, et ce, surtout, parce que j'ai omis de lui dire qu'une des raisons de cette compulsion à acheter des pots de Nescafé est la venue du fils d'un autre frère qui, selon elle, boit beaucoup de Nescafé, beaucoup trop même, et à qui il faut les cacher. Ce qui m'a fait comprendre pourquoi elle les a cachés dans un meuble de sa chambre.

D'ailleurs, à mon frère, je n'ai pas omis de le lui dire, il ne m'a pas laissé le temps de le placer, et après, ça n'aurait plus très bien collé avec ce qu'il disait, ce n'était plus dans le cours de la conversation, et même ça aurait risqué de foutre son explication par terre. En tout cas, quand j'ai raccroché, je n'avais plus qu'une envie, c'était de me faire un

autre Nescafé. C'est si vite préparé, si vite bu, pas absolument génial, mais ça scande aussi très bien le temps, et après avoir été assis pendant un bon moment, on a envie de se lever et de se donner un but : alors pourquoi pas un petit Nescafé ? Et je repars dans le fond de l'appartement, avec ma tasse, ou selon l'inspiration je le bois dans la cuisine. Et après cette mise en train qui a été assez longue, je me dis qu'il faut y aller, que le temps passe trop vite, que bien sûr je pourrais encore me trouver un prétexte pour me mettre en train, j'y réfléchis, mais c'est déjà le moment où je me lève, et là, sans réfléchir, je me retrouve assis sur un fauteuil à dire à ma mère que j'ai appelé mon frère pour lui parler du Nescafé, que... – Ne le prends pas mal, Maman, mais arrête d'acheter des pots de Nescafé, ça devient angoissant –, et elle, ça ne l'intéresse pas du tout ou, plutôt, elle ne le prend pas très bien, elle a envie qu'on lui foute la paix avec le Nescafé, avec tout, elle a surtout horreur qu'on la critique et elle me dit que je ferais mieux de ne pas perdre de temps à m'occuper de ces choses-là. Et du coup, je n'ai pas tellement envie d'insister, d'autant plus qu'elle se débrouille, en général, pour aller dans une autre pièce et, si ma première réaction est de la suivre, le plus souvent j'y renonce car je sens que je suis en train de m'enfoncer un peu plus et ce faisant de m'exposer à ses réflexions qui touchent toujours à



On assiste depuis ces dernières années, à la télévision, à un phénomène nouveau dont la mesure n'a peut-être pas suffisamment été prise en compte : des gens arrivent à raconter leur vie en cinq minutes. En cinq minutes, tout est dit. On est parfois un peu effrayé de cette incroyable maîtrise du récit autobiographique, de cette manière de livrer en quelques phrases tout le déroulé d'une vie parce qu'on se demande ce qui peut bien rester à vivre, après.

A l'extrême opposé, il y a tous ces romans d'une vie qui gisent dans les tiroirs, le plus souvent inachevés, qui cherchent dans la nuit des mots la nuit des vies.

Rien ne tient. Aucun événement, aucun sentiment ne trouvent leur juste traduction. On se dit que décidément une vie ne se laisse pas bien décrire par les mots. Et puis on se dit aussi que sa vie n'est pas aussi intéressante que ça. Pourquoi emmerder tout le monde avec ses petites mains gelées sous les préaux des écoles ?

*Tout dire* se situe dans le vide laissé entre ces deux façons de se dire.



79 F  
936164-7  
ISBN : 2-86744-425-X  
3-94



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS